

Pragmatique, praxis, contexte social, contexte logique

Louis de Saussure
Université de Neuchâtel
Université de Genève
<louis.desaussure@unine.ch>

1. Introduction

Dans cet article, je voudrais prendre la notion d'*action langagière* dans ce qu'elle entretient comme relations avec, d'une part, celle de *finalité*, ou d'*objectif*, et qui est souvent envisagée comme relevant d'un déterminisme conventionnel (l'acte de discours serait le mieux expliqué par les fonctions sociales qu'il remplit), et, d'autre part, celle d'*intention* – plus centrale à mon sens – relevant d'un déterminisme naturel et cognitif (l'acte de discours est une représentation causée par une intention informative).

De par sa dimension « socialement finalisée » d'une part et « cognitivement intentionnée » de l'autre, l'*action langagière* pose d'emblée une double question : d'abord, celle des relations et des éventuelles déterminations mutuelles qui s'exerceraient entre la cognition individuelle d'une part et la contingence conventionnelle d'autre part, et celle du parallèle entre la production et la compréhension.

Ce point me semble crucial, car un bon nombre de conflits persistants entre l'approche pragma-sémantique (individuelle, matérialiste et cognitive) et l'approche psychosociale découlent peut-être bien du fait que cette dernière s'intéresse surtout à la *production* et la première à la compréhension ou *interprétation*.¹ Dans bien des modèles, ces deux aspects de la communication se conçoivent en miroir, l'un déterminant l'autre d'une manière ou d'une autre. Pourtant, le parallèle entre les deux ne recouvre pas une isomorphie mais concerne bien l'attribution d'intentions :

¹ Bronckart pose ainsi que l'unité pertinente, qu'il nomme *texte*, est une « unité de production verbale » (Bronckart *et al.* ici même). La tradition logico-sémantique en revanche conçoit l'existence d'une unité linguistique non pas dès lors qu'il y a articulation sonore de quelque chose, mais lorsqu'une séquence fait sens, ce qui présuppose que la notion d'*unité* linguistique ne s'explique que par un modèle de la compréhension. Cette tradition, d'ailleurs, pose la question du sens comme première, à l'instar des philosophies du langage de la tradition réaliste (Devitt & Sterelny 1999 par exemple).

le locuteur produit un énoncé de telle sorte qu'il soit non seulement décodé mais interprété jusqu'à la découverte, au niveau nécessaire, de l'intention qui l'a déterminée – et donc également des finalités sociales qu'il doit réaliser, lorsque l'énoncé a effectivement pour fonction de réaliser une action autre que sa propre énonciation.

Dans un premier temps, je voudrais présenter quelques arguments qui concernent la différence de domaine de recherche qui sépare la pragmasémantique et les approches psychosociales et apparentées. On développera en particulier l'idée que la frontière qui sépare ces tendances n'est pas sans lien avec la frontière qui sépare la production de la compréhension, malgré tous les modèles qui prévoient que les deux se passent « en miroir », alors qu'il s'agit de processus significativement différents.

Dans un deuxième temps, c'est la question de l'acte de langage (ou de discours) qui sera évoquée du point de vue de la compréhension : au-delà des critiques bien connues adressées par la pragmatique cognitive de Sperber & Wilson à la théorie des actes de langage, on proposera l'idée que ces derniers sont envisageables dans certains cas comme étant non-propositionnels – ce qui les fait échapper au problème dit du « performadoxe » (le fait que *P* et *J'affirme que P* n'ont pas les mêmes conditions de vérité, et que sans considérer le performatif implicite comme une sorte de « préface » (cf. Lycan 1984) au statut mal réglé (cf. Moeschler & Reboul 1994), l'interprétation des énoncés est soit impossible soit erronée).

Enfin, je voudrais envisager l'ensemble des conventions à l'œuvre dans l'usage du langage et nécessaires à l'interprétation des énoncés comme étant réductibles à des hypothèses, conscientes ou inconscientes, mais manifestes², qui entrent, avec d'autres prémisses, dans les raisonnements inférentiels. En d'autres termes, les conventions déterminant la pratique langagière *font partie de l'environnement cognitif du destinataire* et sont donc réductibles à de l'information susceptible d'entrer dans le contexte logique nécessaire à l'obtention des effets cognitifs (qui ne se réduisent pas, on le précisera plus bas, à de l'information au sujet du vouloir-dire du locuteur).

² On admet que des connaissances manifestes sont soit conscientes soit inconscientes (dans ce cas, elles peuvent faire l'objet d'une conscientisation maïeutique). On utilise ici le terme d'*inconscient* sans référence directe à la tradition d'origine freudienne, mais dans l'acception habituelle en sciences cognitives (ce qui est non conscient mais concerne l'esprit).

Dans cette idée, toute notion de « contexte social » s'intègre à l'intérieur de celle de « contexte logique », à savoir un ensemble de connaissances (conscientes ou non) nécessaires au destinataire pour l'interprétation de l'énoncé courant. Cela ne retranche rien au fait que ces informations restent pour certaines d'origine conventionnelle, et qu'elles produisent des effets pragmatiques, non vériconditionnels, parfois non propositionnels. En revanche, cela donne un autre type d'approche des phénomènes langagiers, qui s'intéresse aux représentations partagées socialement en tant qu'elles sont présentes à l'esprit d'un individu – le destinataire – au même titre que d'autres types de connaissances nécessaires à l'interprétation.

En guise de conclusion, je contrasterai dans le même esprit la *tâche de l'interprète* et la *tâche de l'analyste*.

2. Approches psychosociales et cognitives

C'est une évidence que les différences de point de vue en sciences du langage, et en particulier en pragmatique, recouvrent une opposition centrale entre deux tendances mutuellement exclusives, celle qui souhaite étudier l'usage de la langue à la lumière des conventions sociales et celle qui souhaite étudier l'usage du langage naturel à la lumière de la cognition et des théories du raisonnement humain. Au delà de cette évidence, il y a également une complexité qui doit être interrogée sans dogmatisme radical. Or, les positions radicales, sont numériquement bien représentées dans le domaine des sciences du langage dans l'un et l'autre bord. Peut-être les analystes du discours devraient suivre l'exemple de certains conversationnalistes qui conçoivent, par obligation descriptive, la nécessité de l'étude du code pour lui-même *par ailleurs* et de manière féconde de leurs propres recherches, et ceci en dépit des difficultés épistémologiques qui se poseraient à toute tentative d'articulation ou d'interface entre les deux. De même, les observations venues des paradigmes non formels peuvent servir d'heuristiques importantes pour les approches formelles. C'est là une attitude pragmatique de pragmaticiens, qui dépasserait la position poppérienne, y compris dans sa version modérée et révisée (Lakatos 1970 et 1978) de l'entente sur les termes et les méthodes fondamentales.

Comme les sciences du langage peuvent recevoir des explications naturalistes ou psychosociales, il conviendrait de voir si une position qui admet la complémentarité de ces tendances n'est pas simplement la condition nécessaire du développement de la recherche dans le domaine. S'il existait une science transdisciplinaire du mouvement corporel, nul doute que la question se poserait dans des termes équivalents : quelle place

laisser à la biologie (des muscles et du cerveau) dans l'analyse d'un mouvement donné, et quelle place laisser aux motivations psychologiques et sociales qui ont conduit l'auteur du mouvement à le réaliser ? Comment concevoir que dans un cas de ce type, il puisse y avoir un postulat d'articulation épistémologique ou un postulat de conflit ? Les deux seraient déraisonnables de manière équivalente. Le débat, sans nul doute, deviendrait un débat d'*intérêt* : quelle démarche « en dirait le plus » sur le mouvement ? Le domaine des sciences du langage est lui-même dans ce débat.

Ainsi, les naturalistes considèrent que la méthode naturaliste et mécaniste permet de construire des modèles plus explicatifs et moins conjecturaux que la psychologie sociale du discours, et que ces modèles sont de plus un pré-requis nécessaire pour toute étude de questions qui partent des énoncés déjà interprétés. En retour, les autres pensent à la fois que l'ambition prédictive ou explicative est une illusion (rejoignant parfois même la position post-moderne selon laquelle le discours scientifique est une narration à caractère subjectif) et que l'intérêt des sciences du langage se situe de manière primordiale dans le questionnement au sujet des déterminations sociales de l'interaction, qui en diraient plus, anthropologiquement, que les travaux de sémanticiens ou pragmaticiens renvoyés à du labeur de détail sur le code et le sens. Inutile de dire que pour un cognitiviste, la question revient à se demander si on souhaite avoir une attitude formelle sur un objet circonscrit, ou une attitude non formelle sur un objet vaste.

Pourtant, au-delà de ces termes un peu provocateurs, chacun doit s'accorder sur un point fondamental, non pas « l'entente sur les termes » de Popper, mais l'entente sur le caractère heuristique de toute recherche pour toute recherche sur des objets partagés, une notion constitutive de ce qu'on appelle parfois le caractère cumulatif de la recherche. Il s'agit simplement de la prise en compte des résultats d'autrui, de manière intégrante lorsque c'est possible, heuristique quand ça ne l'est pas.

Etudier l'usage de la langue dans une perspective psychosociale implique une philosophie des sciences qui postule la *double épistémologie* : une méthode scientifique serait ainsi appropriée aux domaines expérimentaux naturels (les « objets donnés d'avance » de Saussure), mais l'étude du comportement humain, ici langagier, rendrait ces méthodes caduques et exigerait une épistémologie différente, insensible aux critères typiques de la méthode des sciences naturelles.

La nécessité d'une double épistémologie serait due à la fois au caractère double de la nature humaine, composée de rationalité et

d'affectivité (chez Hume en particulier) et à un problème de prédictibilité intrinsèque au comportement humain : ce ne sont pas des relations causales univoques qui présideraient à l'usage du langage, mais des relations complexes, faisant intervenir des notions échappant aux causalités mécaniques ; c'est là que nous retrouvons l'imprédictibilité des comportements affectifs, précisément, mais c'est également là qu'intervient la notion de convention, puisque par essence la convention ne relève pas de la nature. Que le comportement conventionnel ne puisse être prédit par une démarche déterministe et naturaliste figure parmi les conséquences théoriques de la position psychosociale, quand elle est entendue de manière radicale. La notion même de psychologie sociale semble faire précisément le lien entre ces deux aspects : affectivité et convention.

En pragmatique, de nombreux courants d'analyse du discours mettent précisément l'accent sur le fait que l'usage du langage découle (et réalise) des conventions sociales ; ainsi l'usage du langage est-il vu d'une part comme le produit de contraintes psychosociales qui s'expriment dans toute activité humaine (approche *top-down*), mais aussi leur générateur. D'où l'inscription de l'analyse de discours, souvent, dans un modèle plus large de l'action, qui articule la psychologie des individus avec les contraintes de la convention sociale, dans l'idée d'un primat du collectif sur l'individuel. Et, de manière converse, d'où également l'idée que le discours est un document privilégié de la pratique sociale. Et d'où l'intérêt particulier pour la conversation qui rend manifestes des structures d'action individuelles déterminées par les contraintes sociales partagées – et d'où enfin l'intérêt pour l'idée que, de ce fait, les interlocuteurs d'une conversation sont engagés dans des schémas d'action dont la part de détermination sociale leur est commune, et qu'ils participent ensemble à une « action conjointe ». De la sorte, les interactants peuvent se concevoir comme réalisant *une action collective* plutôt que des séries d'actions et réactions individuelles. Le passage s'opère ainsi vers une notion controversée, celle de *cognition collective* qui pose des présupposés problématiques pour la psychologie cognitive, puisqu'elle présupposerait un esprit (un cerveau) pour plusieurs individus, au moins métaphoriquement – mais de telles métaphores opacifient au lieu d'éclairer.

Ce point de vue général sur le langage forme le point de rencontre d'approches aussi variées que la polyphonie bakhtinienne, qui pose le postulat de l'hétérogénéité (et donc de la manifestation dans un élément atomique de discours de plusieurs instances individuelles), le structuralisme, qui pose la langue comme fait conventionnel et social et la parole comme usage de ce fait, la tradition des actes de langage qui veut que l'usage du langage doive s'analyser de manière primordiale non pas en

termes informationnels mais en termes d'actions réalisées en direction, ou *sur*, un interlocuteur, et, peut-être, la tradition conversationnelle.

Pourtant, dès le lancement du programme structuraliste américain, une tendance purement naturaliste et mécaniste a été revendiquée dans le postulat scientifique de Bloomfield : « Le mécanisme est la forme nécessaire du discours scientifique » (Bloomfield [1933] 1961 : §32). Au-delà des positions propres à Bloomfield, il posait par là une conception selon laquelle la démarche scientifique consiste à identifier des relations causales « mécaniques », c'est-à-dire univoques et purement déterministes (une position qu'il oppose à la démarche *mentaliste*³, mais qui se retrouve également, par son caractère (modérément) objectiviste, en rupture avec la tradition relativiste venue de Berkeley). Selon Bloomfield donc, le reste ne serait plus affaire de démarche scientifique mais de pure spéculation.

Ce point de vue est partagé, de manière générale, mais à des degrés de radicalité variables, par ceux qui traitent l'usage du langage *du point de vue des mécanismes de décodage et d'interprétation*, qu'on peut appeler pragma-sémanticiens pour éviter de les confondre avec les pragmaticiens psychosociaux. En effet, le postulat sous-jacent à de telles approches, qu'il s'agisse de théories formelles comme la sémantique dynamique ou moins formelles comme la théorie de la pertinence ou la théorie des implicatures conversationnelles généralisées, veut qu'étant donnés une chaîne codique et un état mental (un contexte au sens large, entendu comme un ensemble de connaissances), et à moins d'une pathologie, le résultat interprétatif est prédictible. Ces approches, en général, n'ont pas de mal à reconnaître leur appartenance au domaine des sciences cognitives, qu'il s'agisse du paradigme Fodor-Chomsky ou d'une autre théorie de la rationalité naturelle.

Dans cette optique, on peut croire qu'il n'y a pas la place pour une quelconque double épistémologie : il n'y a qu'un chemin de la connaissance, et on ne saurait construire un chemin particulier, *ad hoc*, qui soit à la fois scientifique et qui donne en même temps la primauté causale des actions individuelles au domaine collectif – social. L'un des arguments avancés – et qui rend d'ailleurs une approche comme la théorie de la pertinence falsifiable – est qu'aucun phénomène langagier n'est irréductiblement de nature sociale. De ce point de vue, la position qui pense le social comme premier est considérée comme fragile, l'esprit individuel étant un requis plus fort pour l'activité langagière que l'appartenance à un groupe social disposant de règles, règles qui sont accidentelles et

³ Que Bloomfield ne reniait pas aussi radicalement dans ses écrits des années 10.

contingentes, et qui doivent être « autorisées » par la cognition naturelle, c'est-à-dire qu'elles ne sauraient être contradictoires avec elle. Il est par exemple impossible de supposer une convention sociale qui rendrait ininterprétables certains énoncés par ailleurs bien formés syntaxiquement, sémantiquement et pragmatiquement (nous parlons bien de conventions et non de pathologies ; et s'il existe des sujets tabous, ce n'est pas que les énoncés qui en traitent sont ininterprétables). Il s'agit là d'une position *bottom-up* sur le langage.

Pourtant, il est remarquable que des approches aussi formelles, aussi centrées sur le processus computationnel de l'interprétation, que la SDRT⁴ ou la DRT parlent d'énoncés en termes d'actes de langage (voir notamment Asher & Lascarides 2003). En particulier, la notion d'acte de langage est utile à ces modèles pour envisager le dialogue comme construction d'actions ; toutefois, la comparaison s'arrête là, car il ne s'agira pas d'actions ritualisées ou conventionnalisées, mais plutôt de « coups » dans une version de la théorie des jeux.

La théorie de la pertinence pour sa part présente un modèle qui est à la fois différent des modèles computationnels habituels (en particulier dans la DRT / SDRT), à cause de la logique utilisée, et en opposition avec les modèles hérités de la théorie des actes de langage, à cause du type d'explication psychologique proposée.

Pour ce qui est du modèle computationnel, ou sémantique dynamique, l'objection concerne le type de rationalité attribuée à l'esprit humain ; pour ce modèle, la logique utilisée, qu'elle soit non-monotone (pour la SDRT) ou non, maximise la consistance logique de l'interprétation, quitte à supposer que l'esprit utilise toutes les prémisses possibles pour un raisonnement, même les plus improbables. Dans ce modèle, si toutes les informations existent dans la base de données, il n'y a pas de risque dans le processus interprétatif. En revanche, il en va tout autrement dans ce que propose la théorie de la pertinence. Elle propose, et des expériences en psychologie cognitive peuvent être interprétées comme renforçant cette hypothèse cognitive générale⁵, que le raisonnement humain implique *par*

⁴ SDRT, *Segmented Discourse Representation Theory* (Lascarides & Asher 1993). DRT, *Discourse Representation Theory* (Kamp 1981).

⁵ Voir l'interprétation donnée par Girotto, Kimmelman, Sperber & van der Henst (2001) des tests des cartes et des « buveurs de bière » de Wason (1966) où des règles logiques sont violées pour des raisons qui non seulement liées au module de contrôle social, comme le veut l'interprétation courante, pour lesquelles l'esprit humain surveille le respect des règles sociales grâce à ce module (Cosmides & Tooby 1992), mais également au caractère intrinsèquement risqué du raisonnement heuristique humain.

nature la prise de risque logique : il n'ajoute au contexte logique que les prémisses qui semblent *a priori* utiles, au risque de provoquer un échec. De la sorte, le raisonnement, dit déductif-non-démonstratif, contrôlé par la recherche de pertinence, maximise davantage la rapidité, que la sûreté du résultat. Cette position est mécaniste d'une part, car elle considère que ce sont des processus déterministes de l'esprit qui sont à l'œuvre dans le processus interprétatif, et elle est naturaliste non seulement à cause du postulat de l'inscription biologique de ces processus, mais également à cause d'une conception évolutionniste. L'esprit humain n'est donc pas un automate computationnel – un ordinateur – (qui maximiserait nécessairement la consistance) mais il n'est pas non plus une psyché pure dont les processus mentaux essentiels échapperaient au calcul rationnel ou une particule sociale dont la cognition serait déterminée par des conventions arbitraires. Cela ne veut pas dire, bien entendu, que de telles conventions n'existeraient pas, bien au contraire. Seulement, elles ne concernent pas le calcul interprétatif, comme elles ne concernent pas le calcul arithmétique, la perception visuelle, etc. (bien entendu, il faut pour toutes ces opérations que l'esprit ait été en temps utile exposé aux stimuli appropriés).

En revanche, l'objection de la théorie de la pertinence à celle des actes de langage peut être discutée sur d'autres aspects. Non seulement cette objection n'est pas totale (puisque la pertinence cherche à dégager des classes d'actes universels et donc peut admettre ces derniers) mais surtout c'est une « clause de non-besoin » : interpréter l'énoncé comme acte de langage relève simplement d'une implicature, et cela ne vaut que pour les actes de langage fondamentaux (dire de, dire que, demander, cf. Sperber & Wilson 1995 : 246). Nul doute que, du côté de l'interprète, la découverte de l'acte illocutoire indirect soit déterminée par un schéma inférentiel. Toutefois, on peut se demander s'il est vraiment et toujours une implicature, ou si au contraire, nous aurions affaire à un autre niveau d'interprétation. Par ailleurs, on peut également se demander s'il est justifié de supprimer la catégorie quand elle est à la fois si parlante intuitivement et si universellement partagée par les chercheurs. C'est un point sur lequel on revient plus bas.

Au-delà du débat, y a-t-il un type de complémentarité possible entre les approches cognitives et psychosociales ? Quelle que soit la réponse que chacun voudra donner, il n'en reste pas moins que la seule complémentarité imaginable exige la scission en deux domaines distincts. Ces deux domaines sont à mon avis la *compréhension*, et la *production*, qui, contrairement à la conception habituelle, notamment en sociolinguistique (voir pour un exemple Labov 1976), ne sont pas simplement le miroir l'un de l'autre.

La raison fondamentale pour soutenir que ce n'est pas le même type de démarche qui doit expliquer la production et l'interprétation est la suivante : si la compréhension d'un énoncé est un processus biologiquement spontané, automatisé, situé hors du contrôle de la conscience, et que c'est un processus déterminé et mécanique donc prédictible, il n'en va pas de même de la production. Quelque spontanée que puisse être la production d'un certain énoncé dans un certain contexte, ce n'est pas un processus situé entièrement hors du contrôle de la conscience. C'est certainement un processus partiellement déterminé et mécanique – et c'est un aspect des choses sur lequel l'approche cognitive peut contribuer, cf. *infra* –, mais qui n'est donc que partiellement prédictible, c'est-à-dire qu'il est possible en principe d'identifier les facteurs et causalités de sa partie prédictible mais qu'il est imprédictible en totalité.⁶ Cela revient à admettre l'hypothèse que la genèse d'une nouvelle intention communicative fait peut-être intervenir des propriétés non mécaniquement déterministes de l'esprit humain. Mais ici, la complexité de l'esprit humain vient troubler la réflexion en sciences du langage.

Toutefois, la différence est bien là : si des facteurs non pas mécaniques mais psychologiques (ou psychosociaux) interviennent, ce sera avant tout au niveau de la production. C'est dans la production, et non dans la compréhension, que peut se réaliser quelque chose qui peut être appelé *action*.

3. La partie non-propositionnelle du sens, les actes de langage et le discours

Du point de vue où je me place, celui de la *compréhension* – processus automatisé –, il est possible de distinguer plusieurs niveaux de *sens communiqués* (au-delà de la distinction entre sens explicite et sens implicite).

Il y a notamment un niveau de sens *non propositionnel* – qui est par conséquent également non vériconditionnel – et une discussion à son sujet permet de revenir à la notion d'acte de langage, puis de remonter à certains fondements de l'approche psychosociale du discours.

Ce matériau non propositionnel – typiquement, une attitude propositionnelle, une émotion, un état mental qui n'est pas une intention prédicative – est largement perdu lorsqu'on tente de le littéraliser. Par

⁶ Une conséquence étrange d'une position radicalement déterministe de la production serait qu'étant donné un énoncé et deux environnements cognitifs, tous les énoncés suivants seraient prédictibles d'emblée.

exemple en va-t-il ainsi pour l'*attitude propositionnelle*, à savoir l'attitude que le locuteur manifeste à l'égard de l'énoncé qu'il produit, en particulier lorsqu'il s'agit de discours rapporté ou d'ironie. Dans ce dernier cas, qui implique une distanciation, cet effet non propositionnel saute aux yeux, comme le montrent les exemples suivants :

- (1) Quel beau temps !
- (2) Tu as dit qu'il ferait beau, or il pleut à verse, et tu es rétrospectivement ridicule.
- (3) Max est un bulldozer.
- (4) Max est têtu, destructeur et opiniâtre (par exemple).

Faire une paraphrase littérale de l'attitude propositionnelle de (1) reviendrait à (2), or de toute évidence, le contenu communiqué par (1) est beaucoup plus subtil que (2). Il en va de même avec la métaphore, en particulier non lexicalisée, dont il est devenu assez consensuel de considérer que la littéralisation provoque une déperdition de sens importante – si ce n'est cruciale. Dans tous ces cas de figure, il faudrait ajouter au contenu une variable sous-déterminée et imparaphrasable propositionnellement, qui précisément justifie l'emploi par le locuteur de la forme non littérale. La chose intéressante est que (2) *n'est pas ironique*. C'est donc l'ironie qui s'est perdue dans l'explication par littéralisation, ce qui est un peu dommage pour expliquer, précisément, l'ironie : cette dernière n'a pas été séparée de l'énoncé sur lequel elle porte, elle a été éliminée au profit d'autre chose qui l'explicite. Une paraphrase est justifiable lorsqu'elle maintient l'essentiel du sens, or c'est ici cet essentiel qui s'est perdu – car il n'est pas de nature propositionnelle. Mais il est impossible de faire autrement, la « multiplicité des descriptions » explicatives habituellement disponibles pour traiter le sens propositionnel des énoncés n'étant pas disponible pour ces effets-ci. La seule solution est de grimper d'un niveau d'abstraction et de proposer de rendre compte de l'ironie par deux paramètres, une variable qui signale la métareprésentation et une variable qui signale l'attitude propositionnelle négative.

Il en va certainement de même dans toutes les attitudes propositionnelles lorsqu'elles ne sont pas explicites. Ainsi, même des effets de style indirect libre se motivent sans doute par ce fait même : le verbe de parole ou de pensée n'est pas simplement élidé à des fins de style mais pour laisser libre champ au destinataire de conjecturer une attitude propositionnelle beaucoup plus subtile de la part du locuteur. Lorsque Flaubert écrit (5),

(5) Ruiné ! Dépouillé ! Perdu !

Il était resté sur le banc, comme étourdi par une commotion. Il maudissait le sort, il aurait voulu battre quelqu'un ; et, pour renforcer son désespoir, il sentait peser sur lui une sorte d'outrage, un déshonneur ; - car Frédéric s'était imaginé que sa fortune paternelle monterait un jour à quinze mille livres de rente, et il l'avait fait savoir, d'une façon indirecte, aux Arnoux. Il allait donc passer pour un hâbleur, un drôle, un obscur polisson, qui s'était introduit chez eux dans l'espérance d'un profit quelconque ! Et elle, Madame Arnoux, comment la revoir, maintenant ? (Flaubert, *L'Education sentimentale*).

le destinataire comprend non seulement que les pensées exprimées par les énoncés métareprésentationnels (au style indirect libre) sont à attribuer à Frédéric, mais, par surcroît, il récupère, sans devoir pour autant la porter clairement à la conscience, une certaine attitude de la part de l'auteur ou du narrateur telle qu'elle correspond à une composante non propositionnelle non littéralisable (un mélange complexe de moquerie et d'attendrissement que les critiques littéraires et les analystes de texte se sont attachés à déterminer). C'est toute la différence entre l'incorporation non littérale de l'attitude propositionnelle dans de tels énoncés, par exemple en (6) ci-dessous, et son explicitation littérale comme en (7), qui empêche cet effet non propositionnel complexe et difficile à décrire, sans doute lié au caractère interne de la prise en compte de la pensée rapportée, et qui est donc bien plus qu'une simple exclamation conceptuelle (en témoigne la marque exclamative en ponctuation et non en matériau conceptuel dans (6), au contraire de (7)) :

(6) Ah ! Qu'elle serait jolie, plus tard, quand elle porterait ce chapeau !

(7) Il s'exclama qu'elle serait jolie, plus tard, quand elle porterait ce chapeau.

Tout ceci sans compter qu'une part de ces effets non propositionnels consiste à produire chez le destinataire un état mental particulier, une émotion. En (5), l'attendrissement de l'auteur pour son personnage, ou sa moquerie, ou un mélange complexe des deux ou encore d'autre chose de non-littéralisable, car faisant appel à ce qu'Auchlin appellerait de l'*expérientiel*, se fait partager par le destinataire.⁷

Si les effets d'attitude propositionnelle, mais aussi de non littéralité en général (métaphores et implicatures), ainsi que tous les effets d'émotion, sont non propositionnels, c'est que la composante de sens qui ne se réduit

⁷ Par parenthèse, on remarque que l'effet central du SIL réside certainement bien davantage là que dans l'identification du destinataire au personnage, contrairement à la position tenue par Reboul (1992) ; sans compter que lorsqu'il y a distanciation, par exemple ironie ou moquerie, on ne voit plus guère comment le destinataire serait amené à l'identification avec l'instance ridicule.

pas à de l'information propositionnelle est à la fois très subtile et très cruciale.

Qu'en est-il, maintenant, de l'acte de langage ? J'ai déjà évoqué le fait que seuls quelques actes de langages doivent être interprétés pour que l'énoncé ait un sens complet. Mais à y regarder de plus près, il s'agit d'une position qui se borne à considérer les informations de nature propositionnelle.

Une démarche identique a signalé le « performadoxe » (Lycan 1984), à savoir l'observation selon laquelle l'acte assertif explicite n'a pas les mêmes conditions de vérité que l'énoncé sans explicitation de l'acte. Ainsi *P* et *Le locuteur affirme que P* n'ont pas les mêmes conditions de vérité. A ce problème, des solutions techniques ont été trouvées, par exemple en distinguant dans la structure profonde ce qui relève du descriptif (cf. Ross 1970), à savoir la forme logique, et une « préface » performative. Une autre possibilité (Lycan 1984) a consisté à proposer une analyse dite « parataxique », pour laquelle la préface n'a plus rôle de subordonnant (dans un schéma *ad hoc* <*J'affirme que P* implique *P*>). Enfin, on remarque que les « adverbes d'énonciation » ont un comportement similaire (*Franchement, P*) : ils ont une portée métalinguistique. Cela nous amène vers un autre type de solution possible, celui qui met en relation l'*attitude propositionnelle*, à savoir l'attitude que le locuteur entretient à propos de l'énoncé qu'il produit, et la « préface » performative.

On remarque en effet que le performadoxe est vrai seulement lorsqu'on restreint la communication au matériau propositionnel. En effet, il ne saurait être faux que lorsqu'un locuteur affirme que *P* sans dire « J'affirme que *P* », le locuteur, effectivement, *affirme que P*. Et il s'agit là d'une information qui est manifeste à l'interlocuteur, mais qu'il n'est pas systématiquement nécessaire qu'il porte à sa conscience. L'acte de langage, ici, est donc peut-être non propositionnel. Regardons des cas plus classiques. Il est raisonnable de conjecturer qu'il n'y a pas équivalence totale entre (8) et (9) en dépit de leur isomorphie interprétative au niveau propositionnel :

(8) Peux-tu me passer le sel ?

(9) Je te demande de me passer le sel.

Il n'y a pas équivalence, tout simplement parce que l'indirection – implicite – communiquée par (8) donne de l'information de nature non propositionnelle à propos des individus en jeu, du respect du locuteur pour le destinataire, du désir de ne pas l'agresser, et éventuellement, de toutes sortes d'autres effets de biais, parmi lesquels, pourquoi pas, l'expression

d'un désir – saler le plat –, et d'un besoin – disposer de la salière. Le principe d'exprimabilité de Searle fait en réalité l'impasse sur ce point.⁸

En d'autres termes : il y a bien entendu une pensée propositionnelle, première à tout raisonnement, à tout calcul du sens intentionnel, et première à tout échange informationnel. Mais il y a également du matériau non propositionnel qui doit être incorporé au *sens* et pour lequel la littéralisation ne constitue pas un métalangage suffisant. Or rien n'empêche d'envisager l'acte de langage non explicite comme non propositionnel, ce qui permet d'ailleurs de penser que le langage réalise des actions dans un ensemble de possibilités beaucoup plus fin que ce que permettent les classifications traditionnelles.

Que tel locuteur soit conduit, avec plus ou moins de force, à réaliser tel type d'acte dans telle situation est une question étrangère à la pragmasémantique. La question importante pour elle ne concerne donc pas l'existence ou non des actes de langage, mais plutôt ce qui fait ou non partie de l'interprétation, et quelles sont les procédures à l'œuvre dans le processus interprétatif.⁹ Enfin, il est important de retenir que les composantes non-propositionnelles du sens sont également plus ou moins pertinentes. Le même énoncé peut représenter le même acte de langage, par exemple si « Ce film est très beau » constitue une simple assertion, mais il peut être plus ou moins pertinent d'interpréter l'acte de langage lui-même. S'il s'agit pour le locuteur d'énoncer une position contradictoire avec celle d'un interlocuteur, alors il sera potentiellement pertinent pour l'interlocuteur d'interpréter l'acte de langage d'assertion. En conséquence, ce ne sont pas tant que des *types* d'actes de langage à l'exclusion d'autres types sont interprétés, mais peut-être bien plutôt que n'importe quel type d'acte de langage peut être nécessaire, à des degrés divers, à l'interprétation, pour la rendre pertinente.

⁸ Et d'ailleurs il y a d'autres raisons pour ne pas y adhérer, précisément le fait qu'une pensée peut être impossible à exprimer dans sa complexité par du simple matériau propositionnel.

⁹ Sur les procédures, le fait que (8) se comprenne comme (9) est généralement expliqué par une convention : parler d'une capacité à faire X revient conventionnellement à demander de faire X. On connaît le contre-exemple : il faut un contexte très particulier pour que l'explication fonctionne avec « As-tu la capacité de me passer le sel ? ». Cela fait supposer que la recherche de pertinence est fondamentalement à l'œuvre dans ces processus, puisque dans cet exemple, il faut trouver une motivation à la formulation qui n'est pas standard s'il s'agit effectivement d'une requête indirecte. En circonstances normales, cet énoncé sera interprété au seul niveau de l'acte de langage secondaire (la question).

Couplée à la notion de pratique conventionnelle en interaction, la notion d'acte de langage a produit celle d'*acte de discours*, dans l'idée que l'énoncé individuel est déterminé par des conventions de nature, notamment, *praxéologique* (top-down). On pense en particulier à Roulet *et al.* (2001) et à Filliettaz (2002), mais ce présupposé est également présent dans d'autres approches. Dans ce paradigme d'étude général, on trouve l'idée que les conditions sociales dans lesquelles se déroule une interaction doivent être prises en compte comme exerçant une influence sur la production – et l'interprétation – des énoncés. Ainsi, des paramètres comme le lieu de l'interaction, les caractéristiques des individus en présence, etc., vont conditionner l'usage du langage, jusqu'à contraindre des schémas typiques de comportement langagier.

Cela est évident. Ce qui est également évident, c'est qu'aucun de ces paramètres ne sera susceptible d'influencer un individu s'il n'est pas d'une manière ou d'une autre manifeste pour cet individu (comme lorsqu'on se trompe sur les comportements attendus dans d'autres cultures).

Il y a à cela deux conséquences importantes. La première, c'est le primat, en termes de conditions nécessaires, du cognitif sur le social, quelques fortes que puissent être les contraintes conventionnelles. La deuxième, c'est que la notion de « contexte » entendue comme « contexte social » est réductible à un ensemble de connaissances (conscientes ou non, devenues réflexes ou non, etc.) dans l'esprit de l'interlocuteur engagé dans un échange conversationnel. Autrement dit : le contexte social se réduit au contexte logique, qui a son tour est utilisable pour les modèles plus formels de la compréhension du langage naturel. C'est une question qui touche à la méthode fondamentale, et qui mérite un court développement.

L'idée que le social prévaut dans l'activité langagière, que le discours médiatise les représentations d'activités, que l'interaction co-construit de la référence, que parler c'est agir sur autrui, que le discours est fondamentalement empreint d'hétérogénéité, etc., sont des propositions posées par des auteurs de la littérature, qui présentent à la fois un caractère très séduisant intuitivement, mais aussi l'inconvénient de donner prise à une critique méthodologique : ils sont totalement infalsifiables, c'est-à-dire que la théorie énoncée ne permet pas d'envisager des conditions qui seraient susceptibles de l'infirmer, ni des contre-exemples qui ne puissent être traités de manière *ad hoc* dans la théorie.

En regard de ceci, la critique à l'encontre de l'individualisme méthodologique fodorien est malheureuse : rien dans l'individualisme méthodologique ne nie l'existence de conventions et de contraintes sociales, puisqu'elles sont prises en compte dans l'esprit des individus ; en

revanche, nier l'existence d'esprits individuels (les « monades » contre lesquelles Caron 1997 s'élève) revient à nier l'évidence qu'il existe des opérations mentales réalisées par le cerveau lors de la compréhension d'un énoncé, et qu'elles sont cruciales car sans elles aucune interprétation n'est imaginable, quelle que soit la situation sociale, la pression, etc. Un individu incapable cognitivement d'interpréter les énoncés ne sera pas subitement guéri en fonction de tel ou tel « contexte social ».

La notion de contexte social est utile pour considérer que les interlocuteurs, mis dans une situation particulière, *agissent* d'une certaine manière (et non d'une autre) sur autrui. Le contexte social influencerait ainsi directement le type d'acte de langage, d'acte de discours ou d'action langagière produit, dans l'idée que les interlocuteurs sont des *interactants* et que l'activité langagière s'exerce de manière définitoire sur autrui.

Mais si on considère que le contexte social peut se réduire à une partie du contexte logique, que les actes de langage (ou tout autre de leurs avatars) sont des implicatures ou, dans certains cas, du sens non-propositionnel, qu'en est-il de l'idée que le langage se définit en tant qu'action exercée sur autrui ?

Ainsi, Vernant pose que « parler c'est agir sur autrui » (Vernant 1997 : 175 cité par Filliettaz in Roulet *et al.* 2001 : 103).¹⁰ Mais que se passe-t-il lorsque quelqu'un parle tout seul ? On peut supposer que l'explication du phénomène passe par une forme de dédoublement du moi : un certain moi agit sur un certain autre moi, ce qui permet de maintenir le postulat de manière *ad hoc*. Mais il existe un autre type d'explication qui, pour être non falsifiable également, évite le recours à la métaphore du dédoublement.

Si le langage sert (entre autre choses, mais de manière première à toutes les autres) à *représenter* une pensée, un peu comme un tableau sert à représenter une perception (mais dans les limites autorisées par une telle comparaison), et que par ailleurs les pensées sont beaucoup (infiniment ?) plus complexes que les propositions conceptuelles disponibles dans le système linguistique, alors les représentations langagières entretiennent une ressemblance *partielle* avec les pensées réellement entretenues (sauf quelques exceptions comme les propositions logiques). Par conséquent, un nombre indéterminé de pensées entretenant des rapports variés d'analogie peuvent être représentées par un énoncé donné. Si un locuteur parle tout seul, ce ne serait donc peut-être pas par dédoublement du moi et expérience du dialogue intérieur, ou *pas seulement* pour cela, mais peut-être bien également pour susciter l'accès à des pensées différentes de l'originale,

¹⁰ Beaucoup plus radical que le premier Austin (« Quand dire c'est faire »).

mais entretenant des rapports d'analogie avec elle. C'est peut-être une des raisons, si ce n'est la raison fondamentale, qui fait que verbaliser une pensée conduit, comme tout le monde en fait constamment l'expérience, à l'évocation d'analogies auxquelles on n'avait pas pensé jusqu'alors. C'est d'ailleurs un processus, que par métaphore, on peut appeler « dialogue intérieur » ou « dédoublement du moi », mais les métaphores communiquent des implicatures qui ne sont pas toujours désirables.

Dans le même esprit, on peut comparer le modèle de l'inférence argumentative proposé dans Roulet, fondé sur une contextualisation socio-argumentative (cf. Roulet *et al.* 2001 : 191ss), et un modèle de l'inférence informationnelle à la Sperber & Wilson. Plus encore : on peut soutenir que les connaissances et les informations à propos des intentions, stratégies, etc., du locuteur, font partie des informations que le destinataire découvre ou suppose découvrir durant le traitement de l'énoncé. De la sorte, il nous apparaît, bien au-delà des positions de principe, une convergence frappante entre le modèle de l'inférence proposé par Roulet et un modèle de l'inférence déductive à la Sperber & Wilson, de nature plus radicalement informationnelle.

Une façon de concevoir les inférences *à propos des intentions et des argumentations du locuteur* est d'étendre le modèle de l'inférence déductive non-démonstrative proposé par Sperber & Wilson, qui a l'avantage d'expliquer l'aspect conjectural des raisonnements en jeu dans la communication. L'étendre consisterait à *aller au-delà des implicatures* pour rejoindre un niveau crucial de la conjecture, elle-même génératrice du besoin pour un destinataire, à des fins de confirmations ou d'infirmités d'hypothèses, de devenir locuteur à son tour ; de telles hypothèses, situées au-delà des implicatures (c'est-à-dire plus loin dans le raisonnement non démonstratif, et résultant de schémas d'inférence ne faisant plus intervenir de prémisse explicite), peuvent être considérées comme des « conjectures libres » que le destinataire construit pour anticiper sur des conséquences éventuelles du propos tenu par le locuteur.

4. En guise de conclusion : la tâche de l'interprète, la tâche de l'analyste

Les approches du discours en général ont permis d'apporter un élément capital : les productions langagières, lorsqu'elles dépassent la taille d'un seul énoncé propositionnel, sont organisées selon des schémas non arbitraires.

La version de l'analyse du discours psychosociale est de considérer que si deux énoncés ou plus forment un discours, c'est parce que les modalités

de leur production sont régies par des lois propres au discours en tant qu'activité humaine.

La version de la pragmatique cognitive est plutôt de considérer que si deux énoncés forment un discours, c'est parce que l'interprétation du premier énoncé a produit un effet cognitif (typiquement la création d'une nouvelle représentation) propre à permettre une *contextualisation* appropriée et aisée du deuxième énoncé, l'énoncé *courant*.

Cela permet d'expliquer que les discours qui seraient structurellement déficients, selon des lois liées à la cohérence ou à la praxéologie, soient en réalité déficients sur le plan du potentiel de contextualisation qu'ils sont censés offrir pour le traitement de l'énoncé courant.

De la sorte, outre les effets cognitifs effectivement produits, un énoncé est d'autant plus approprié « en discours » qu'il facilite la contextualisation des énoncés suivants. On remarque au passage que les discours présentant de multiples passages de coq-à-l'âne et de multiples changements de topique – discours typiques des schizophrènes selon Reboul & Moeschler (1998) – sont problématiques parce qu'il ne suffit pas pour qu'un discours soit bien construit que l'énoncé courant se contextualise efficacement avec l'énoncé *immédiatement précédent* : les critères sont plus complexes. L'interprétation d'un énoncé s'explique par sa contextualisation avec des représentations et des prémisses implicites qui peuvent avoir plusieurs provenances. Lorsque ces dernières ont été introduites par un locuteur donné par l'intermédiaire d'énoncés antérieurs, le destinataire cherche naturellement à les exploiter pour découvrir non seulement le sens intentionnel de l'énoncé courant produit par le même locuteur, mais aussi pour dériver les inférences qui lui seront vraisemblablement utiles.

Si le projet de l'analyse du discours a été celui d'aborder la communication humaine par le langage comme une conséquence des propriétés organisationnelles du discours et, pour beaucoup, de l'action humaine selon des schémas psychosociaux, la pragmatique cognitive cherchera plutôt à expliquer le discours par une théorie de la communication humaine.

Il y a là un programme de recherche qui peut se développer en nécessitant de considérables élaborations. En considérant que l'interprétation du langage est linéaire et parallèle (elle sature des informations de plusieurs niveaux en même temps par hypothèses, cf. Saussure 2003), et, surtout, qu'elle est contextuelle, la question des enchaînements discursifs fait directement partie du programme de la pragmatique cognitive dans une version procédurale.

Enfin, on peut en venir en un mot à la séparation des tâches *de l'interprète-destinataire* et *de l'analyste du discours* en suggérant que, bien qu'elles diffèrent en tant que projet, elles se ramènent à des opérations cognitives de nature similaires. L'analyste traite les énoncés du discours en les *recontextualisant a posteriori*. Pour cela, il doit concevoir le discours donné comme un donné clos (d'où la métaphore phénoménologique de l'oiseau de Minerve, Kuyumcuyan 2000, citée dans Roulet *et al.* 2001 : 35) et non comme un processus linéaire, comme l'approche cognitive (ou, d'ailleurs, expérientielle).

Il n'empêche, la tâche de l'analyste peut également se modéliser comme processus linéaire.

La première interprétation d'un énoncé ne pouvait se faire que sur la base d'un contexte qui, outre des informations relevant de la connaissance encyclopédique, ne peut comporter au maximum que l'ensemble des représentations déjà fournies par les énoncés du discours déjà traités. Ainsi, le contexte du premier énoncé était techniquement quasiment nul (toujours outre la connaissance du monde), celui du deuxième énoncé comportait les représentations fournies par le premier (quelque approximatives qu'elles soient par ailleurs), et ainsi de suite. Lorsque l'analyste construit son analyse en deuxième lecture, le premier énoncé a pour contexte potentiel l'ensemble des représentations fournies par le texte déjà lu, c'est-à-dire des représentations qui seraient venues de manière *ultérieure* et donc inaccessibles en première lecture. Bien sûr, l'étendue exacte de ce contexte et sa disponibilité varient en fonction de la taille du texte et de la manière dont il a été préalablement traité, c'est sans doute un fait important dans la variété des analyses de discours sur un corpus donné.

L'analyse elle-même est un processus dynamique qui suit les processus normaux de la contextualisation. De la sorte, la tâche de l'analyste permet la mise au jour de relations intentionnelles entre représentations qui peuvent avoir échappé lors de la première lecture, mais surtout des éléments de natures différentes qui renseignent l'analyste en fonction du type de questionnement qu'il cherche à résoudre. Il pourra ainsi effectuer des recontextualisations *ad hoc* pour trouver des réseaux de métaphores, une organisation des événements rapportés donnant à son tour une explication d'une intention que le locuteur a de communiquer un propos qui dépasse les énoncés seuls, ou tout autre aspect portant sur le discours tenu qui dépasse l'intention informative des énoncés considérés, par exemple le fait que telle ou telle intervention s'organise argumentativement avec telle autre, située dans un autre lieu du discours considéré : une structure hiérarchique, par exemple.

Références bibliographiques

- ASHER N. & LASCARIDES A. (2003), *Logics of conversation*, Cambridge, Cambridge University Press.
- BLOOMFIELD L. ([1933] 1961), *Language*, Chicago, Chicago University Press.
- CARON J. (1997), « Psychologie cognitive et interactions conversationnelles » in J. Bernicot, J. Caron-Pargue & A. Trognon (éds), *Conversation, interaction et fonctionnement cognitif*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 221-237.
- COSMIDES L. & TOOBY J. (1992), « Cognitive adaptations for social exchange », in J. Barkow, L. Cosmides & J. Tooby (éds.), *The Adapted Mind*, New York, Oxford University Press.
- DEVITT M. & STERELNY K. (1999), *Language and Reality*, Cambridge, MIT Press.
- GEIS M. & ZWICKY A. (1971), « On Invited Inferences », *Linguistic Inquiry* 2, 561-566.
- GIROTTO V., KEMMELMEIER M., SPERBER D. & VAN DER HENST J.-B (2001), « Inept Reasoners or Pragmatic Virtuosos ? Relevance and the Deontic Selection Task », *Cognition* 81, B69-B76.
- FILLIETTAZ L. (2002), *La parole en action*, Québec, Editions Nota bene.
- KAMP H. (1981), « A Theory of Truth and Semantic Representation », in J. Groenendijk, T. Janssen & M. Stokhof (éds), *Formal Methods in the Study of Language*, Mathematical Centre Tracts 135, Amsterdam, Mathematisch Centrum, 277-322.
- LABOV W. (1976), *Sociolinguistique*, Paris, Minuit.
- LAKATOS I. (1970), « Falsification and the methodology of scientific research programmes », in I. Lakatos & A. Musgrave (éds), *Criticism and the Growth of Knowledge*, Cambridge, Cambridge University Press, 51-58.
- LAKATOS I. (1978), *The methodology of scientific research programs : Philosophical papers*, vol. 1, Cambridge, Cambridge University Press.
- LASCARIDES A. & ASHER N. (1993), « Temporal Interpretation, Discourse Relations and Commonsense Entailment », *Linguistics and Philosophy* 16, 437-493.
- LYCAN W.G. (1984), *Logical Form in Natural Language*, Cambridge (Mass.), MIT Press.
- MOESCHLER J. & REBOUL A. (1994), *Dictionnaire encyclopédique de pragmatique*, Paris, Seuil.
- REBOUL A. (1992), *Rhétorique et stylistique de la fiction*, Nancy, PUN.
- REBOUL A. & MOESCHLER J. (1998), *Pragmatique du discours*, Paris, Armand Colin.
- ROSS J.R. (1970), « On Declarative Sentences », in R.A. Jacob & P.S. Rosenbaum (éds), *Readings in English Transformational Grammar*, Waltham, Ginn, 222-272.
- ROULET E. et al. (2001), *Un modèle et un instrument d'analyse de l'organisation du discours*, Berne, Lang.
- SAUSSURE L. DE (2003), « Cause implicite, temps explicite », *Cahiers de Linguistique Française* 25, 119-136

SAUSSURE L. DE (à paraître), « Relevance at the crossroads », *Pragmatics and Cognition*.

SPERBER D. & WILSON D. (1995), *Relevance. Communication and Cognition*, Oxford, Blackwell.

VERNANT D. (1997), *Du discours à l'action*, Paris, PUF.

WASON P. (1966), « Reasoning », in B.M. Foss (éd.), *New Horizons in Psychology*, Harmondsworth, Penguin.